



HAL
open science

Lettres de Paris par le P.N.D.G. – Lettres sur l’Histoire de France?

Philipp Lammers

► **To cite this version:**

Philipp Lammers. Lettres de Paris par le P.N.D.G. – Lettres sur l’Histoire de France? : La critique de l’histoire chez Stendhal et les historiens libéraux. *L’Année Stendhalienne*, 2017, 2017 (16), pp.135-150. hal-01955567

HAL Id: hal-01955567

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01955567>

Submitted on 14 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lorsque Villemain, académicien populaire des années 1820, donne l'un de ses cours d'histoire littéraire, Stendhal l'observe attentivement. Malgré son aversion pour le « roi des rhétoriciens modernes¹ », il rédige un résumé de plusieurs pages dans sa critique pour le *New Monthly Magazine*. Selon Stendhal, Villemain a « triomphé dans la partie historique » de son cours (p. 871). En comparant le texte du cours de Villemain et la critique qu'en livre Stendhal, il apparaît que le correspondant adopte une grande partie des jugements du professeur, notamment dans la partie historique. Ainsi, tous deux préfèrent l'histoire des Stuart de Brantôme, « simple homme du monde » à celle du savant Robertson, Brantôme écrivant avec le « sentiment et la simplicité de son temps » (p. 873).

Indépendamment des conceptions de l'histoire qui sont discutées ici, on peut constater le grand intérêt de Stendhal pour les ouvrages et les débats historiographiques qu'il commente avec ferveur dans ses articles destinés à la presse anglaise entre 1822 et 1829. De nombreux ouvrages historiques, tels que *La Campagne de Russie 1812* par le Comte de Ségur, sont analysés dans ses articles. L'historiographie est bien plus qu'un simple sujet de recension, elle exerce une influence forte sur le futur romancier et livre une partie des critères que Stendhal appliquera dans sa propre conception du roman². Son activité critique témoigne cependant non seulement de son intérêt personnel, mais aussi d'un débat général sur l'histoire auquel le critique participe de manière active. Ce ne sont pas tant les *historiens établis* qui débattent de l'avenir de leur discipline, mais toute une série de personnes qui sont entrées depuis peu dans le champ historique : Augustin Thierry commence par ses lettres au *Censeur européen* après avoir été secrétaire de Saint-Simon ; Prosper de Barante a été secrétaire d'État et entre dans le champ des études historiques en tant que pair de France. Le débat naissant autour de l'histoire intéresse un grand nombre de spectateurs et de participants ; la nature du débat et de l'historiographie même en est affectée. Ainsi, à côté des matières et des thèses de la discipline, c'est surtout l'historien, figure-clé du XIX^e siècle, qui se trouve au centre de la discussion³. Le présent article veut montrer comment l'entrée d'un groupe nouveau dans l'histoire est

¹ Stendhal, *London Magazine*, février 1825, *Paris-Londres. Chroniques*, éd. R. Dénier, Stock, 1997, p.276. Dans la suite de l'article, toutes les références entre parenthèses renvoient à cette édition.

² Voir G. Rannaud, « Stendhal et la tentation de l'histoire », *Romantisme*, n°107, 2000, p. 5-22.

³ S. Venayre accentue « la difficulté à définir précisément le métier d'historien » à l'époque. Voir : « Mémoires d'un touriste. Stendhal, voyageur et historien ? », *Stendhal historien*, C. Mariette (dir.), *Recherches et Travaux* n° 90, Ellug, 2017.

accompagnée par un discours sur cette nouveauté même. Selon Y. Ansel, « bien peu nombreux sont ceux qui jouissent d'un traitement de faveur » dans la critique stendhalienne⁴. Le groupe autour de Thierry en fait partie. On en étudiera les raisons et l'on analysera la prise de position stendhalienne face à celle des historiens. Le présent article présume que la figure du critique-journaliste est en étroite relation avec celle du nouvel historien. On se propose de suivre le développement de la nouvelle historiographie tout comme de *l'ethos critique*, base commune des nouveaux historiens et de Stendhal.

La guerre des générations : l'entrée des nouveaux historiens

Stendhal participe activement à la construction d'une sémantique nouvelle de l'histoire en cours dans les années 1820. Elle prend la forme d'une critique de l'érudition classique tout en érigeant l'idéal d'une nouvelle histoire « réaliste », très proche d'ailleurs de la célèbre formule de Ranke : « *blos zeigen, wie es eigentlich gewesen*⁵ ». En témoigne sa comparaison entre les historiens Brantôme et Robertson, inspirée du cours de Villemain :

Robertson, simple citoyen d'Édimbourg, devenu savant à force de méditer sur les ouvrages des vieux auteurs, était dépourvu de ce tour d'esprit qui lui eût été si nécessaire pour voir les événements comme ils se sont vraiment passés. Or, qu'est-ce que l'histoire si ce n'est l'art de représenter les événements comme ils se sont réellement passés ? (p. 873)

Selon Stendhal, écrire l'histoire telle qu'elle s'est passée demande un certain tour d'esprit et non l'étude des « vieux auteurs ». Derrière cette comparaison entre Brantôme, homme d'esprit du XVI^e siècle (« héroïque ») et Robertson, homme de lettres du XVIII^e siècle (« savant ») se dessine une ligne qui mène au XIX^e siècle : tout comme le siècle des guerres de religion, le XIX^e siècle se trouve sous le coup de grands événements et exige une meilleure connaissance du passé, grâce à la force de l'expérience proprement vécue. La manifestation la plus explicite de cette idée se trouve chez Thierry :

Il n'est personne parmi nous, hommes du dix-neuvième siècle, qui n'en sache plus que Velly ou Mably, plus que Voltaire lui-même sur les rébellions et les conquêtes, le démembrement des empires, la chute et la restauration des dynasties, les révolutions démocratiques et les réactions en sens contraire⁶.

⁴ Y. Ansel, « Sociocritique stendhalienne », P. Berthier, P.-L. Rey (éd.) *Stendhal journaliste anglais*, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2001, p. 5-20, p. 9.

⁵ « montrer ce qui de fait s'est passé » : L. von Ranke, *Geschichten der germanischen und romanischen Völker von 1494 bis 1535*, Reimer, 1824.

⁶ A. Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, éd. A. Déruelle, Garnier, 2012, p. 61.

Deux conséquences peuvent en être tirées pour le champ de la critique historique : le XIX^e siècle commençant procède, à force d'être agité par les guerres et les révolutions, à une grande révision de l'ancienne historiographie et construit un nouveau discours qui légitime surtout le besoin articulé d'une science nouvelle. Il s'agit d'un effort collectif : Thierry s'adresse à tous les « hommes du XIX^e siècle », et cet effort se dirige contre les « vieux auteurs », surtout contre Velly, mais aussi contre Mably ou Voltaire, hommes du XVIII^e siècle. Stendhal prend part à cette attaque publique contre « les écrivains de l'ancien régime⁷ » dans le champ historique, même si l'impact de ses articles britanniques ne peut pas réellement être mesuré.

Il est remarquable que la discussion, loin de porter exclusivement sur la forme de l'histoire ou sur les moyens de son intelligence, traite surtout des historiens eux-mêmes. Stendhal accentue le besoin d'un changement complet des acteurs « en politique comme en littérature » et introduit un argument biologique, l'âge. En comparant les Mémoires de Girardin, « homme qui se mêla à l'*high life* et dont l'éducation était achevée avant [...] la Révolution », aux Mémoires de Rovigo, il constate que

les idées et le style du fils de la Révolution sont marqués au coin de l'énergie. [...] Cela peut nous aider à prévoir les résultats du conflit qui se joue en France, en politique comme en littérature, entre les hommes nés avant 1780 et ceux qui, nés après cette date, ne purent manquer de recevoir une éducation énergique. (p. 884)

Une véritable lutte de générations est en train de se jouer sous le régime de la Restauration qui ne concède que peu de place à la génération « révolutionnaire ». Les articles stendhaliens en sont la preuve, le conflit des générations est l'un de ses sujets principaux. Nécessairement, l'historiographie constitue l'un des champs majeurs de cette lutte, étant la discipline dans laquelle les libéraux se réfugient en 1820 après avoir été expulsés du champ politique lors de l'attentat contre le duc de Berry. « La révolution » dit Stendhal en adressant ces personnes, « entre dans la littérature » (p. 245).

Cependant, ce n'est pas à la génération des jeunes gens de vingt ans que s'adresse Stendhal. Ces « jeunes Parisiens, s'ils ne sont pas des parasites de cour ou les dupes des intrigues des jésuites, sont des disciples enthousiastes de M. Cousin » (p. 882). Il s'adresse plutôt à la génération des trentenaires, dont le goût n'est pas corrompu comme ceux des disciples de Cousin. Et il se borne à ce groupe des trentenaires, cibles de son espoir pour la

⁷ *Ibid.*

littérature, tandis que tous ceux qui sont plus vieux « se distinguent par un manque à peu près total de talent supérieur » (p. 883). Par ailleurs, Stendhal ne limite pas sa thèse aux écrivains, il inclut aussi les critiques littéraires dans cette observation : « Les seuls vrais juges du mérite littéraire dont les opinions soient valables, ce sont les femmes de la haute société et les hommes d'environ trente ans que la maturité de l'âge met à l'abri de l'influence de notre philosophie à la mode » (p. 882). Ainsi, il reporte tout son espoir sur des groupes, qui, d'un point de vue institutionnel, se trouvent plutôt aux marges, ou en tout cas, ne sont pas encore arrivés au pouvoir.

Être assez jeune pour ne pas être trop influencé par l'éducation de l'Ancien Régime et être assez mature pour ne pas errer dans les sphères néo-platoniques de Cousin : ces conditions pour les littéraires – y compris les historiens – et pour les critiques s'appliquent très justement à cette nouvelle génération d'historiens que forment Thierry, Mignet et Thiers. En 1828, lorsque Stendhal écrit ses deux articles qui traitent du conflit des générations, Thierry est âgé de 33 ans, Mignet de 32, Thiers de 31 ans. Barante est, tout comme Stendhal lui-même, plus âgé, mais il fait partie du groupe « né après 1780 ». Ce sont précisément ceux qui, durant les années 1820, se distinguent par une grande activité de publication. Leurs ouvrages principaux sont connus : Thierry publie en 1825 son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, Thiers publie son *Histoire de la Révolution française* en 1823-1824, Mignet un ouvrage du même titre, Barante fait paraître son *Histoire des ducs de Bourgogne* entre 1824 et 1826. Tous font l'objet de recensions plus ou moins élogieuses par Stendhal. Grâce à eux, résume-t-il en 1825, la littérature française fleurit au moins dans le champ des études historiques, les autres genres étant pétrifiés.

Enjeux de délimitation : « il faut un nouvel art »

Il y a cependant des raisons peut-être banales, mais peu connues expliquant cette présence des trentenaires dans les feuilletons : ils se sont fait connaître comme journalistes et critiques dans les journaux de l'époque et ils ont constamment travaillé à prendre la place des anciens historiens, représentants du XVIII^e siècle. En tant que futurs écrivains qui débute par des critiques d'histoire et de littérature, ils partagent le destin de Stendhal pendant un certain temps, temps décisif dans les deux cas : pour l'évolution d'une nouvelle histoire et pour celle d'un nouveau roman.

Un an avant la parution de l'article de Stendhal, Thierry publie ses *Lettres sur l'Histoire de France*, un recueil d'articles critiques dont la moitié est issue de ses contributions au

Courrier français de l'an 1820. Barante écrit de nombreux comptes rendus dans les journaux avant d'entamer son *Histoire des ducs de Bourgogne*. Thiers contribue très tôt à l'*Augsburger Allgemeine* et Guizot poursuit sa carrière de journaliste auprès du *Publiciste* avant de devenir historien. C'est notamment Thierry qui, grâce à ses articles précoces, prétend au rôle de pionnier en matière de rénovation historique. Tout en se démarquant des auteurs de référence tels que Velly et Anquetil, il donne aux nouveaux historiens le caractère d'un groupe identifiable malgré les différences qui ont pu exister entre eux :

L'Histoire des Français par M. de Sismondi, les *Essais sur l'histoire de France* par M. Guizot, et l'*Histoire des ducs de Bourgogne* par M. de Barante n'avaient point encore paru. J'étais donc fondé à dire que nos historiens modernes présentaient, sous le jour le plus faux, les événements du moyen-âge. C'est ce que je fis avec un zèle dont quelques personnes m'ont su gré, et qui a sauvé d'un entier oubli des essais de critique et d'histoire perdus, en quelque sorte, dans les colonnes d'un journal⁸.

Cette rétrospective de 1827 montre que les historiens libéraux autour de Thierry sont bien conscients du fait que leurs critiques précoces ont constitué la base du renouveau historique qu'ils ont initié. Les lettres originales de l'an 1820 témoignent d'un engagement fort contre les histoires existantes et d'un discours performatif dans le style d'une proclamation :

[...] de quelque manière que ce nom [la France] ait été apporté à nos aïeux, il a reçu pour nous, génération nouvelle, son baptême ineffaçable dans le sang versé depuis trente années pour l'indépendance et pour la gloire⁹.

Thierry réclame pour lui et ses collègues de la « génération nouvelle » le rôle d'héritiers de la Révolution, et en raison de l'expérience sanglante des « trente années », une supériorité 'naturelle' en termes d'écriture de l'histoire. L'expérience vécue légitime la critique vigoureuse à laquelle Thierry et ses pairs soumettent les historiens établis. Leur cible sont les travaux qui ne comprennent aucun renouveau méthodique et traitent de l'histoire comme d'une matière qu'il ne faut que continuer. Or, une grande partie des œuvres historiques jusqu'au XIX^e siècle se constitue justement de ces « compilations » et « continuations »¹⁰. Thierry, en revanche, en tant qu'enfant de la Révolution, revendique une révolution dans l'historiographie, revendication partagée par Stendhal, mais généralisée pour toute la littérature. Tenant compte des critiques

⁸ Thierry, *op. cit.*, p. 60.

⁹ *Ibid.*, p. 305.

¹⁰ Anquetil propose après la Révolution de « continuer les travaux pénibles, mais heureux, de ceux qui nous ont précédés dans le développement du premier et du Moyen Âge de l'histoire de France ». Voir A.-S. Leterrier, *Le XIX^e siècle historique*, Belin, 1997, p. 19.

que Stendhal émet sur le théâtre, le roman et la poésie française, il est aisé de voir à quel point les deux journalistes intérimaires dans les années 1820 se ressemblent. Ce parallèle n'est peut-être pas un hasard, si l'on considère l'intérêt stendhalien pour les *Lettres* de Thierry qu'il a lues dans le *Courrier* dès 1820 ainsi qu'en 1827 en recueil¹¹. C'est notamment le bilan que dresse Stendhal en 1824, trois ans avant la parution du recueil d'articles qui les rend plus connus, qui fait penser aux lettres I, IV et V que Thierry adresse au rédacteur du *Courrier* en 1820 :

Thierry	Stendhal
<p>L'ouvrage d'histoire est ordinairement une pure et simple réimpression de la moins mauvaise des histoires précédentes ; [...] Aussi, les hommes les plus renommés pour avoir fait une révolution dans l'histoire, n'en ont réellement fait aucune : l'histoire de Hume n'est au fond que celle de Rapin-Thoyras¹²</p> <p>Une des hontes du dix-huitième siècle est le succès de l'ouvrage de Velly. [...] Ses continuateurs, et surtout Garnier, eurent plus de gravité et de science ; mais leur travail manquant de base, perdit tout son prix [...] Quant à Velly, compilateur sans goût et sans morale, historien ignorant et lâche, on doit le laisser aux amateurs de la fausseté en littérature et de la bassesse en politique¹³.</p> <p>L'histoire qui porte le nom de notre pays n'est point la vraie histoire du pays, l'histoire nationale, l'histoire populaire ; cette histoire est encore ensevelie dans la poussière des chroniques contemporaines, d'où nos élégants académiciens à pensions n'ont eu garde de la tirer¹⁴.</p>	<p>Jusqu'ici les Français n'ont pas eu d'historien qu'ils puissent comparer à Hume et à Rapin-Thoyras.</p> <p>L'Histoire de France de Velly, Villaret et Garnier est une compilation ridicule, exécutée pour des libraires et mutilée par la censure méticuleuse du règne de Louis XV.</p> <p>[...] un homme qui veut lire aujourd'hui l'histoire de France ne sait où la prendre. [...] De là le succès des anciennes chroniques et des Mémoires sous ce titre : <i>Collection des Chroniques nationales françaises</i>. (p. 165)</p>

La critique stendhalienne se présente, hormis quelques légères différences, comme un abrégé de celle de Thierry. Les deux sont unis par le rejet du vieux savoir « compilé » et le constat de la nécessité d'une histoire nouvelle. Ce discours sur le « nouveau » se joint d'ailleurs chez

¹¹ En témoigne une lettre à A. de Marest du 20 octobre 1820, (*Correspondance générale*, éd. V. del Litto, Champion, 1999, t. III, p. 307).

¹² Thierry, *op. cit.*, p. 313.

¹³ *Ibid.* p. 309-310.

¹⁴ *Ibid.*, p. 293.

Thierry, comme chez Stendhal, à un discours sur la « jeunesse », l'âge d'or selon les romantiques. Non seulement il faut être jeune pour se lancer avec « ardeur » dans les études historiques, mais également pour avoir le temps de se donner une éducation historique sans devoir recourir aux compilations¹⁵. Thierry prépare ici, semble-t-il, l'histoire de son propre destin historiographique. Comme lui, sa génération insiste sur le fait de marcher « seul et sans guide¹⁶ ». Cependant, ce narratif risque de cacher les fondements même de la nouvelle histoire : l'activité critique et surtout l'« ethos » qui la sous-tend.

L'ethos du critique entre Lumières et XIX^e siècle

L'idée d'hommes « nouveaux », « actifs » dans la vie, et, par ce fait, « extérieurs » aux institutions scientifiques, est puissante, comme en témoigne sa popularité chez les contemporains, sans oublier Stendhal. On assiste, à travers ces critiques des années 1820, poussés par le désir de la distinction, à la naissance d'une logique qui s'accélérera le long du siècle jusqu'à ce que se forme un champ et un univers autonome « littéraire ». En effet, déjà les « essais de critique » de Thierry évoquent cet « univers soumis [...] à la loi de l'action et de la réaction [...] » que décrit Bourdieu¹⁷. Dans leur réaction aux écrivains liés intimement aux institutions, au pouvoir, comme Velly ou plus tard, Anquetil, la nouvelle génération historique rappelle cependant la génération de Voltaire qui développait une critique vigoureuse de l'histoire de leur temps et intégrait l'Histoire dans la logique des Lumières en y cherchant la « preuve du mouvement progressif de la civilisation¹⁸ ». Les revendications des Lumières d'échanger l'histoire des rois contre « celle de la nation¹⁹ », des mœurs, et la compilation « de gazettes²⁰ » contre la véritable *écriture* de l'histoire sont précisément actualisées par Thierry, Barante et Guizot. Plus que dans la seule activité critique contre l'historiographie ancienne, c'est dans l'ethos « critique » que les futurs historiens sous la Restauration sont liés aux Lumières. Les seuls titres des journaux auxquels participent Thierry et Guizot en début de carrière témoignent de l'esprit des Lumières : Guizot travaille au *Publiciste*, nom révélateur de l'ethos critique ; Thierry commence par contribuer au *Censeur européen*, titre lié à la figure du

¹⁵ *Ibid.*, p. 310.

¹⁶ *Ibid.*, p. 61.

¹⁷ P. Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992, p. 211. Cependant, ce champ n'est pas encore autonome : Bourdieu parle d'une « sorte d'indifférenciation de la littérature et de la politique », et « des politiciens littérateurs et des littérateurs politiciens, Guizot, Thiers, Michelet, Thierry, Villemain » (p. 218).

¹⁸ A.-S. Leterrier, *op. cit.*, p. 16.

¹⁹ Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. T. Besterman, Institut et Musée Voltaire, 1970, t. XCI, p. 85.

²⁰ *Ibid.*, art. « Histoire », *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Neufchâtel 1765, t. VIII, p. 220-230, p. 225

critique. Celui-ci ne se définit pas seulement par son activité, mais par des idéaux fondamentaux : il procède à l'« examen éclairé & [...] jugement équitable des productions humaines » selon l'article « Critique » dans *l'Encyclopédie*²¹ ; son but est de trancher et de guider : « c'est au critique, en guide sage, d'obliger le voyageur à s'arrêter où finit le jour, de peur qu'il ne s'égaré dans les ténèbres²². »

Il n'est pas surprenant de retrouver chez Stendhal la même sémantique des Lumières²³ : son projet de revue littéraire se nomme *Aristarque*, « critique éclairé et sévère », « censeur » selon *l'Encyclopédie*²⁴. Son prospectus commence par la devise « La vérité toute nue ». Les collaborateurs à la revue, « Jacques et Pierre », ressemblent beaucoup aux critiques et futurs historiens : ce sont d'anciens serviteurs de l'État qui ne sont « point ce qu'on appelle hommes de lettres » et qui transfèrent dans leurs écrits les qualités « qu'ils s'efforçaient autrefois de porter dans leurs fonctions publiques : de l'intelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage²⁵. » L'appartenance au parti politique « centre gauche » ne les empêche pas d'être sincères et indépendants des « partis en littérature » : ils appelleront « un chat un chat²⁶ ». En parallèle au profil du critique éclairé de *l'Encyclopédie*, Stendhal annonce dans sa première lettre au *New Monthly Magazine* en août 1822 qu'il guidera le lecteur par des « lignes simples, claires, nettes », d'un ton « tranchant » mais dans un esprit « tolérant » (p. 51). Cependant, l'héritage des Lumières est le plus évident dans ses chroniques en 1825 : en tant que « petit neveu de Grimm », il éclaire son public sur les nouveautés en littérature et dans la société. Dans sa troisième *Lettre de Paris*, il développe une théorie et une histoire « des progrès du bon sens » (p. 328) qui est, de fait, aussi une histoire de la critique²⁷. De nouveau, il s'y présente en tant que critique sévère et impartial, supérieur à la critique contemporaine : tandis que d'autres journaux comme le *Globe* ne critiquent que leurs ennemis, le P.N.D.G. prend « l'extrême liberté de juger les uns et les autres », sa sentence « sera prononcée dans les formes de l'histoire et elle entrera dans cette *histoire du bon sens* en France » (p. 329). Voici formulé tout le programme

²¹J.-F. Marmontel, art. « Critique », *op. cit.*, t. IV, p. 490-497, p. 491

²²*Ibid.*

²³ La position de Stendhal face aux Lumières est complexe et ne peut être traitée ici. Notons que, malgré son opinion ambivalente sur Voltaire, Stendhal est profondément influencé par la philosophie des Lumières, notamment grâce aux Idéologues. C'est particulièrement la posture voltairienne en tant que critique mordant, qui se prête à Stendhal, correspondant des journaux anglais. Voir à ce propos : B. Didier, art. « Lumières », Y. Ansel, P. Berthier, M. Nerlich (éd.), *Dictionnaire de Stendhal*, Champion, 2003, p. 413 et Y. Ansel, art. « Voltaire », *op. cit.*, p. 742-745.

²⁴ E.-F. Mallet, art. « Aristarque », *op. cit.*, t. I, p. 651.

²⁵ Stendhal, *Courrier anglais*, éd. H. Martineau, Le Divan, 1935, t. I, p. 6.

²⁶ *Ibid.*, p. 6-7.

²⁷ Stendhal n'y épargne pas les héritiers des Lumières, représentés par le *Constitutionnel*.

des chroniques stendhaliennes : une critique ubiquitaire, dont la visée plutôt libérale et progressiste est délivrée par la forme de l'histoire. Celle-ci est un moyen pour comprendre le présent, ses mœurs, dont Stendhal se fait, avec une teinte d'ironie, « l'historien sérieux » (p. 328).

Les critiques que délivrent Thierry et Barante au début de leur carrière commencent dans la même visée. L'ethos du critique se montre dans la distance que prennent les deux futurs historiens quand il s'agit de démontrer le défaut de l'historiographie. « Entraîné vers les études historiques par un attrait irrésistible », Thierry se garde de s'appeler lui-même historien, mais, en revanche, définit les missions de l'historien :

Une plus forte manière de sentir et de juger : l'amour des hommes comme hommes, abstraction faite de leur renommée ou de privilèges sociaux ; un jugement intrépide qui déclare la liberté, même abattue et méprisée, plus sainte et plus grande que les puissants qui la terrassent²⁸.

À en juger cette esquisse, l'historien futur est libéral, éclairé, critique – il part de ses propres convictions (universalistes) afin de mieux rendre compte du passé, et, finalement, afin de légitimer un projet historique émancipateur. De plus, de ce profil, l'historien est, selon Thierry, *critique* dans le sens étymologique du mot : « Le grand précepte qu'il faut donner aux historiens, c'est de *distinguer* au lieu de confondre²⁹. » Cette célèbre formule illustre mieux que toute autre que l'ethos critique est à l'origine de celui de l'historien. Dans le développement de cet ethos, la génération « sans guide » de Thierry a bien eu des guides, et, surtout, s'élève elle-même en tant que tel lorsqu'elle se propose de « faciliter ce travail » pour les générations futures. Or, tandis que *Grimm's grandson* assume l'héritage des Lumières, la nouvelle histoire n'a, pour ainsi dire, pas d'ancêtres ou plutôt ne doit pas en avoir.

L'ethos du critique en péril ?

Finalement, il n'est que logique que l'entreprise de rénovation historique ne cesse d'évoluer au cours des années, particulièrement avec le « passage à l'acte » des acteurs qui entament leurs premières grandes monographies durant les années 1820. Quelles conséquences en découlent

²⁸ Thierry, *op. cit.*, p. 294. Ses opinions sur les missions de l'historien peuvent être contradictoires. Voir p. 309 pour une description différente. Cependant, l'existence d'une forte visée politique chez Thierry ne saurait être contestée.

²⁹ *Ibid.*, p. 298.

quand les critiques deviennent eux-mêmes des historiens établis ? Stendhal rend-il compte des changements de ces changements de positions – et quelle position adoptera-t-il lui-même ?

Les différentes éditions et versions des *Lettres* peuvent nous renseigner sur l'évolution de l'état d'esprit chez Thierry. Déjà dans la première édition de ses *Lettres*, la « liberté [...] plus sainte et plus grande », citée auparavant, ne figure plus. L'édition d'A. Déruelle indique d'autres concessions auxquelles Thierry procède. La plus significative se trouve dans l'édition de 1829, alors que Thierry s'efforce d'entrer dans l'Académie des inscriptions et des Belles-Lettres à l'aide de Chateaubriand :

Ce qui, dans tous les temps et dans tous les pays, nuit le plus à la vérité historique, c'est l'influence exercée par le spectacle des choses présentes et par les opinions contemporaines sur l'imagination de celui qui veut décrire les scènes du passé. [...] l'altération qu'elles font subir aux faits a toujours le même résultat, celui de transformer l'histoire en véritable roman³⁰.

Le revirement de l'esprit original des *Lettres* est total – et il touche aux fondements de l'entreprise critique : le « spectacle » du présent, jadis condition nécessaire et première pour la « révolution » en littérature comme en histoire, « nuit » désormais à la vérité historique. La perspective historique est en quelque sorte retournée : ce ne sont plus les problématiques du présent qui guident l'étude historique, mais le passé qui existe pour lui-même. En voie d'« académisation³¹ », la « nouvelle historiographie » profite de son énergie initiale en publiant ses articles précoces, mais en atténue la force.

Enfin, ce revirement a des conséquences importantes pour l'idée de l'historien ainsi que pour la forme même de l'histoire. Force est de constater qu'avec la rentrée dans les académies, les nouveaux historiens ne se démarquent plus seulement des historiens proches du pouvoir tels qu'Anquetil ou Velly, mais de l'école critique et philosophique, de cet ethos critique dans le champ historique que Voltaire avait inauguré avec son *Essai sur les mœurs*. Ainsi, Barante, élu à l'Académie française en 1828, écrit-il avec son *Histoire des ducs de Bourgogne* en quelque sorte le manifeste de l'école narrative et romantique. Son choix de devise est parlant : « Il est écrit pour relater, et non pour démontrer³². » Villemain constate en visant Barante que « l'œuvre du critique se cache et disparaît, on ne voit plus que l'œuvre du peintre³³ ». L'esprit critique fait

³⁰ Cité d'après A. Déruelle, *op. cit.*, p. 27.

³¹ *Ibid.*, p. 28.

³² « Scribitur ad narrandum, non ad probandum ». P. de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, Ladvocat, 1826, frontispice.

³³ A.-F. Villemain, *Cours de littérature française : tableau de la littérature au XVIII^e siècle*, Didier, 1847, t. II, p. 399.

place à l'imagination chez les romantiques, ce qui implique une *sym-pathie* avec les acteurs et un point de vue plus axé dans le passé :

Se plaçant, pour prononcer sur le temps passé, dans le point de vue du temps actuel, l'écrivain ne peut pas toujours apprécier avec justice les actions ni les hommes ; il les rapporte à une échelle morale qui n'est point la leur³⁴.

Dans l'effort de réduire les anachronismes et les dangers de « fausser » l'histoire, les nouveaux historiens réclament une précision plus grande pour l'écriture de l'histoire tout en cachant « cette cuisine de l'histoire³⁵ » comme dit Barante afin de rendre possible l'histoire pittoresque, narrative, enfin romanesque.

Ce rapprochement de l'histoire romantique aux idéaux de la narration et de l'imagination pourrait donner l'image d'une entente totale entre les nouveaux historiens et le futur romancier³⁶. Sans aucun doute, Stendhal souscrit à cette esthétique du récit et du détail, du « petit fait vrai ». Nombreux sont les louanges stendhaliennes pour un *récit* « naïf »³⁷. Or, comme le montre l'exemple du renversement de l'argumentation chez Thierry, l'établissement de l'histoire romantique court le risque de rendre obsolète l'ethos critique, substituant au « spectacle des choses présentes » l'imagination « historicisante » à la manière de Walter Scott. En effaçant la teinte politique trop visible pour une discipline en voie de se faire « science », la discipline pourrait tomber dans l'autre extrême : fausser l'histoire par un trop grand désir de se rapprocher du temps passé. C'est à cet égard que Stendhal développe un profil indépendant et *tranchant* par rapport aux historiens. Loin de réclamer le retour des « philosophes », il partage l'engouement des romantiques pour la narration, mais combat leur posture de plus en plus apolitique qu'accompagne l'effacement de l'historien dans son récit :

M. de Barante sera parfaitement du goût des gens au pouvoir qui ne se soucient guère de la publication de ces récits d'autres temps, pourvu qu'ils ne soient pas assortis de réflexions et de déductions qui pourraient servir à éclairer le peuple. Ce système commode pratiqué par M. de Barante (à l'imitation de sir Walter Scott, soit dit entre nous) ne peut en aucune façon nuire à ses vues politiques. (p. 198)

³⁴ Barante, *op. cit.*, p. 12.

³⁵ Cité d'après S.-A. Leterrier, *op. cit.*, p. 38.

³⁶ À propos des parallèles entre Stendhal et Barante : J. Tollebeek, « Horror vacui. Barante, Stendhal et l'historiographie romantique », *Annales de Bourgogne* n° 70, 1998, p. 31-54.

³⁷ Stendhal, *op. cit.*, p. 89 ; 398 ; 845. Voir aussi l'analyse riche de X. Bourdenet, « Ô dix-neuvième siècle ! » *Historicité du roman stendhalien : Armance, Le Rouge et le Noir, Lucien Leuwen*, thèse dactylographiée, Besançon, 2004, p. 202-212.

Ce renoncement à la volonté d'éclairer les peuples par des réflexions et des déductions, c'est-à-dire par des commentaires de l'auteur qui ancrent le texte dans le présent, se joint chez Barante à un projet professionnel et politique lui qui attend « qu'un hasard heureux jette un autre portefeuille sur son chemin » (p. 276). Il semble que la politique rentre par la petite porte³⁸. Bien plus, l'historien court le risque d'errer dans des pays imaginatifs au lieu de « laisser parler les faits » :

M. de Barante transcrit parfois des passages entiers de Froissart et de Philippe de Commines. Le mérite de ces parties [...] ne saurait être mis en doute, mais il en va autrement lorsqu'il place des harangues et des dialogues de son cru dans la bouche de ses héros. C'est, en écrivant l'histoire, pousser trop loin l'imitation de Walter Scott. (p. 199)

Bien que Stendhal souscrive principalement à l'idéal de l'histoire narrative, il reprend ici précisément la critique qu'avait déjà émise Voltaire contre les harangues et les dialogues fictifs en Histoire³⁹. C'est ce double rapport à l'histoire, à la fois critique et romantique, qui désigne la position stendhalienne, articulée dans ses *Lettres de Paris* et dans d'autres chroniques. Tout comme chez Thierry et Barante, l'activité critique de Stendhal est fondamentale pour celle du romancier qui débute vers la fin de ses contributions aux journaux anglais. Toutefois, lorsqu'il s'agit pour lui de « passer à l'acte », il ne pense pas seulement le roman à partir de l'histoire, mais garde un ethos critique qui semble être plus sévère encore que celui de l'historien :

Un homme qui n'a rien vu du monde [...] peut écrire un ouvrage estimable comme l'*Histoire* du jésuite Daniel mais s'il veut écrire un roman, il devra placer son récit au XV^e siècle ou à une époque presque aussi reculée. Nous ne savons plus aujourd'hui de quelle façon le duc Henri de Guise se présentait devant Catherine de Médicis. L'ignorance d'un auteur qui profite de celle de son lecteur peut échapper à l'attention ; mais l'écrivain qui se risque à peindre des mœurs et des personnages contemporains foule un terrain dangereux. » (p. 851-852)

À travers la critique des ouvrages historiques, Stendhal recueille les éléments pour une poétique du roman contemporain. Il ne s'agit pas de concourir avec Scott en décrivant la « façon » de la présentation du duc Henri de Guise. Pour sortir du dilemme de la narration historique, nécessairement conjecturale à un certain point, le roman stendhalien choisit de *témoigner* du présent et de *guider* le lecteur à travers ce temps. Pour reprendre la métaphore qu'emploie l'*Encyclopédie* pour le critique, il s'agit, « en guide sage », de diriger les pas du « voyageur »⁴⁰.

³⁸ Voir à propos de la proximité de l'école romantique avec la Monarchie de Juillet : J. Neefs, « Augustin Thierry, le moment de la « véritable » histoire de France », *Romantisme* n°28-29, 1980, p. 289-303.

³⁹ Art. « Histoire », *op. cit.*, p. 225.

⁴⁰ Art. « Critique », *op. cit.*, p. 491.

Il sera permis de voir dans le début du *Rouge et le Noir* un exemple de cet ethos critique : c'est la voix narrative qui guide le « voyageur parisien », et avec lui le lecteur, à travers la petite ville de Verrières, où celui-ci découvre très vite que derrière le pittoresque et l'aspect sublime se cache « l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent⁴¹ ». Loin de remplacer « l'aspect riant et pittoresque d'une contrée par les lignes exactes de la géographie » comme le craint Barante, le narrateur *critique* de Stendhal réunit peinture *et* analyse sans pour autant « abandonner la narration⁴² ». C'est le même intérêt qui sous-tend le premier prospectus de l'*Aristarque* et le premier chef d'œuvre stendhalien : « La vérité toute nue », « La vérité, l'âpre vérité ».

Philipp LAMMERS

Université de Konstanz
Litt&Arts Université Grenoble-Alpes

⁴¹ Stendhal, *Œuvres romanesques complètes*, éd. Y. Ansel et P. Berthier, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. I, p. 352.

⁴² Barante, *op. cit.*, p. 11-14. Pour Barante, « il faut, au contraire, que l'historien se complaise à peindre plus qu'à analyser ».